

# TRIPES D'OR

La Comédie des Champs-Élysées vient de monter la nouvelle pièce de notre ami Crommelynck : Tripes d'Or. Tripes d'Or est une farce en trois actes dans la même formule que le Cocu magnifique, mais plus poussée. Elle est construite selon le même mécanisme dramatique et met en scène des sentiments élémentaires. Tripes d'Or est la farce de l'argent, de l'argent qui avilit et qui corrompt tout. Son sens social est net. Les personnages sont pris en pleine crise, ce qui crée un grossissement allant parfois jusqu'au burlesque mais n'atteignant jamais la déformation. Avant tout Tripes d'Or est destiné à un public populaire.

L'extrait que nous offrons à nos lecteurs constitue la seconde partie du premier acte.

Le vieil Hormidas, avare capricieux et méchant, s'est pendu un beau jour dans son grenier. Il laisse un testament par lequel, au grand scandale de ses proches, il lègue tous ses biens à un obscur neveu, Pierre-Auguste qui, loin du pays, menait avec sa jeune femme Azelle, une vie de privations et de travail. Arrivé le jour même pour la lecture du testament, Pierre-Auguste s'est évanoui de saisissement. Voici maintenant qu'il renait à la vie et reprend contact avec la réalité. Et le personnage évolue peu à peu vers la terrible passion qui l'embrasera tout entier.

L'action se passe en Flandre, de nos jours, dans la demeure d'Hormidas.

PIERRE-AUGUSTE (étendu sur un banc). — Dormir!... Dormir!... aimer!... boire et manger!... Dormir... Ah! ah! Azelle, doux muguet, mon réséda, petite femme de bonne odeur, je dormirai dans un lit large, contre toi... Exilé du sommeil natal!... depuis trois ans, pas une nuit où dormir à sa suffisance!... Qu'on garnisse notre lit de quatre matelas bien fourrés de duvet de laine, de varech, et de fougère... Quatre... pas un de moins!... (Cette fois, il roule de tout son corps.) Et par tes feuilles d'ambre, forêt tisseuse de silence damassé; par tes algues, mer des mille hamacs où berçait mon enfance ses rêves migrants; par la toison de tes troupeaux harcelés d'insectes, prairies des deux rosées; par les plumes de tes ailes doublées de brise, ciel oiseleur, vous nous composerez un sommeil spacieux comme un monde où nous irons nous rêvant!... Ah! ah! ah!! Azelle! Chaque jour nous mangerons, aimerons, dormirons, pour le jour même et pour la veille!... Et quand le passé sera rassasié, nous festoierons pour le jour même et pour le lendemain. (Il s'assied à demi appuyé sur les coudes, sans voir personne, se fait une grimace de gourmandise.) J'ai déjà sous la langue un acide à digérer le gibier cru sans cracher plume ni poil!... Tu feras mitonner dans un cidre rêche des émincés de filets de bœuf bien épicés de thym, de girofle, de moutarde et de laurier. Tant pis! J'en veux bâfrer avec les doigts, le menton dans la sauce. (Il se dresse, s'exalte.) Et puis après boire, je veux t'aimer Azelle, pour le dimanche et pour le vendredi. (Il a un gros rire jovial.) La fenêtre au large, tout nus dans

l'ombre, nos cris d'amour éveilleront l'avenir. Et nos corps entre-mêlés, brûlants comme Fulgore et Lampires, d'amoureuse phosphorescence, si le berger sur sa colline regarde vers notre maison, Azelle, il n'en croira pas ses yeux. (Enfin il lance pêle-mêle.) Et puis dormir encore et dormir! Debout comme les arbres et les bêtes, assis comme un vieillard radoteur, couché, rencoigné, sans haut ni bas, comme l'enfant dans le chaud de sa mère. (Il fait face aux assistants. Court silence.)

MUSCAR (gracieusement se présente). — Muscar. Muscar célèbre dans toute la contrée pour sa force et son audace, respecté de tous et redouté. Il y a trois jours j'étais chez le maréchal-ferrant avec Sarda, la jument qui boitait. Froumence accourt : « Muscar, le vieil homme s'est pendu! (Il mime avec exagération et la fureur et la résignation de Froumence.) Tu mens, tu veux me ramener à la maison! — Non, mon cher trésor, crois-moi, le vieux s'est pendu! — Tais-toi, monstre, avale ta langue double! Là-dessus, je lui enfonce le poing dans la bouche pour y tasser les mensonges!... Et c'était vrai! (Il se lamente exagérément.) Ah! que j'ai du remords! ah! que je me repens! Une femme diligente, ma chère femme, accorte, douillette comme aucune, hélas, monsieur! La battre y pensez-vous? (Il dit en toute simplicité.) Je crache sur moi, Excellence, je suis un saltimbanque! (Hausant les épaules.) Ainsi apprit-elle le danger d'apporter au monde des vérités insolites! A vos risques et périls!.. Serviteur! (Il présente sa femme.) Froumence, ma femme, sans vous contrarier!

LE BOURGMESTRE (saluant). — Bourgmestre de cette commune!

BARBULESQUE (saluant). — Docteur Barbulesque.

MÉLINA (défiant). — Mélina.

PRUDENT (défiant). — Prudent.

FRISON (défiant). — Frison. (Silence. Pierre-Auguste ne cesse de rire d'un petit rire court et rentré, sans les quitter du regard, il recule jusqu'au fond de la pièce et soudainement il empoigne dans l'armoire un vase qu'il envoie dans la fenêtre. Fracas de vitres brisées. Arrêt.)

PIERRE-AUGUSTE (au bourgmestre). — Bourgmestre, me feras-tu dresser procès-verbal? Non? (Arrêt. Il rit, irrésistiblement d'un rire muet. Second projectile dans les vitres.) Qui portera plainte? Ira-t-on chercher les gendarmes? (Arrêt. Grand rire silencieux. Alors il lance dans la fenêtre tout ce qu'il trouve à sa portée.) Là! là! là!... Va-t-on me conduire en prison?

MÉLINA. — Au cabanon! Barbulesque, tu es assez docteur pour savoir qu'il est fou!

PRUDENT et FRISON. — Fou! Fou! Fou!

MÉLINA. — Tu l'as entendu, Bourgmestre, et tu le vois! Il est fou! Monsieur le notaire, un fou n'hérite pas.

PIERRE-AUGUSTE (revient vers eux, maître de sa joie). — Ah! cette maison est à moi... Je ne puis me tenir de rire... Cette maison vraiment m'appartient si j'ai le droit d'y mettre le feu pour y éclairer mon plaisir. Je suis éveillé!... Azelle!... — rien qu'à prononcer son nom, je me sens fondre tout entier autour de mon

cœur — Azelle cette maison que nous avons aperçue cette nuit, blanche sous son toit de géraniums! C'est la maison de Pierre-Auguste! Il me faut bien le croire! Bonjour Mélina. je te reconnais, Froumence sois remerciée pour être descendue en chemise m'ouvrir la porte à minuit! Muscar, salut! Et pardonne-moi si ta femme est rentrée dans ton lit les genoux froids! Bourgmestre je te salue! aussi toi, notaire, toi, docteur... Mélina, je t'aime. En mémoire de notre ancêtre, tu viendras habiter cette maison qui est à moi. Frison, cher cousin, tu seras mon hôte et le sien. Toi, de même le nôtre Prudent. Je ne choisis pas, vous avez place égale en mon cœur! Cette maison qui est ce qui s'appelle à moi, puisque je puis sans autre dommage la détruire, entre nous, nous la diviserons.

MÉLINA (vivement). — C'est justice, Pierre-Auguste, Ah! laisse-moi te baiser! (Elle l'embrasse.)

PIERRE-AUGUSTE. — Il y a quatre portes dans cette chambre. Nous aurons chacun la nôtre avec ce qui est derrière, dessus et dessous.

PRUDENT (l'étreignant). — Je veux t'embrasser aussi.

FRISON (l'étreignant). — Et moi.

PIERRE-AUGUSTE. — Nous compterons de bas en haut toutes les fenêtres et nous les partagerons.

MÉLINA (aussitôt). — Avec ce qui est derrière.

PIERRE-AUGUSTE. — Certes, il y a bien dans les clôtures 30.000 arbres prisonniers. Et quel silence! Et quelle solitude!...

FRISON (désignant une des fenêtres). — Tout ce que tu découvres par cette croisée, le verger rayé d'ombre, vois-tu — la prairie avec le vent dans les peupliers — les labours...

PIERRE-AUGUSTE. — Tout m'appartient!

LE BOURGMESTRE (sérieusement). — Sauf la route qui est à tout le monde!

PRUDENT. — Et dans celle-ci le bois — là où tournent les corbeaux — le marais — que tu repères à ses reflets — la maison, sous le gros nuage...

PIERRE-AUGUSTE. — ... m'appartient...

LE BOURGMESTRE. — Pas le cimetière!...

PIERRE-AUGUSTE (débordant de reconnaissance et de générosité). — Merci! nous tirerons à quatre la maison et le paysage avec ses nuages, ses ombres, ses oiseaux, le vent et les reflets.

MÉLINA (cupide). — Et peut-être Pierre-Auguste, peut-être y a-t-il vraiment de l'or?...

PIERRE-AUGUSTE (entr'ouvre sa veste, découvre une bourse qu'il porte sur la poitrine, suspendue comme un scapulaire). — De l'or?... Quel or?... De l'or, Mélina, j'en ai, 150 pièces d'or amassées une à une. Chaque soir, Azelle poussait la porte : Bonjour, mon ami, tu travailles? — J'ai là cent colonnes de chiffrées rangées contre moi seul. — Elle s'asseyait, triste, résignée. Elle attendait un sourire. — Azelle, quand je serai riche, d'une pièce de vingt francs toute ronde et sans hypothèque, je t'achèterai des gants blancs et un petit bouquet de printemps. Elle soupirait, assise auprès de la lampe, et puis, à minuit : « Adieu. » Un baiser plein d'encre. Au bout du compte, je n'ai pas osé troquer notre peine d'une semaine contre un déjeuner de soleil. « Prend patience, Azelle! quand je serai riche de deux pièces d'or, je t'offrirai un anneau de fiancée. » « Attends encore à quatre pièces, Azelle! tu auras un châle brodé d'oiseaux! » Ainsi de mois en mois! — Muscar, cher garçon, viens ici. (Tirant de sa bourse une pièce il la lui fait examiner.) Vois-tu cette pièce, Muscar? Regarde attentivement l'effigie? Le sourire qui est un aveu, la chevelure tressée en couronne; le front guerrier, le nez aux ailes biseautées, la lèvre ferme et fendue, le menton hardi : c'est Azelle!...

On dirait son portrait frappé en médaille (Muscar et Pierre-Auguste rient.) Est-ce une illusion? Non! Autant dire que c'est une Azelle d'or.

MUSCAR (brusquement avec élan). — Encore!

PIERRE-AUGUSTE. — Quoi?

MUSCAR. — Son nom?

PIERRE-AUGUSTE. — Azelle!

MUSCAR. — Encore! Donne-moi son nom! Un cadeau que tu me fais!

PIERRE-AUGUSTE (étonné). — Azelle!

MUSCAR (rit émerveillé). — Oh! oh! Azelle, merci... le doux nom... Jamais je n'ai rien goûté de plus sucré. Merci, mon bon monsieur, Dieu vous le rende!

PIERRE-AUGUSTE. — Muscar, cours à l'auberge des 3 Boules sur la place tu y trouveras Azelle que j'y ai laissée cette nuit. Tu as vu son image tu la reconnaîtras! Raconte-lui ce que tu sais, Muscar. Va vite et la ramène.

MUSCAR. — Je passe par ma chambre! Un instant, Excellence et je suis à vos ordres!

PIERRE-AUGUSTE (à Mélina). — Je l'ai presque oubliée depuis trois ans... Est-elle grave encore devant les miroirs en dénouant sa chevelure? Étire-t-elle les bras et le regard en soupirant à son image? Détourne-t-elle le visage? Baisse-t-elle les paupières? A-t-elle de l'amour, douce honte ou douce fierté? (Secouant l'émotion qui le gagne.) Nous nous marierons! — Froumence, le ragout de bœuf sera pour moi seul. Azelle a le goût plus chatouilleux que la plante du pied. (A Mélina.) Tu la verras à table, ma chère! Elle tient sa fourchette si gracieusement qu'il semble que d'un long pinceau, elle dessine au fond de son assiette un personnage avec une devise. En son honneur, une truite gavée de poissons volants et prise à son de cloche, avec, pour nous rafraîchir, une pierre à vin d'Arcadie dissoute dans une coupe de rosée. (A la ronde, faisant claquer sa langue.)

MÉLINA (obstinée). — Et l'or, cousin, et l'or?

PIERRE-AUGUSTE (s'aperçoit qu'il tient toujours la bourse devant lui.) Ah oui! parlons-en! Sais-tu ce qu'enferme cette petite bourse, Mélina? Docteur Barbulesque, crois-tu à la cabale? Bourgmestre, c'est une bourse magique. Ma longue patience et la tristesse d'Azelle, mes privations et les longues larmes d'Azelle et mes désirs réfrénés, nos tendresses refoulées, notre amour toujours différé, tout est là, contenu en 150 pièces amassées une à une. Hein! quelle transmutation! (Il serre sa bourse sous sa veste.) Serrons-la. Plus que le nitre et le soufre, elle combine une force explosive redoutable. Qu'un regard par malheur l'enflamme et la maison s'envole dans un bruit de tonnerre. (Il rit en voyant la mine ahurie des co-héritiers, qui, du regard interrogent Barbulesque.)

MÉLINA (rit aussi autant qu'il lui est possible). — Que tu es malicieux, mon cher! Pourtant, faudrait-il s'assurer qu'il n'y a point de trésor dans la cheminée? (Lelubre apporte un outil.) Tu reposerais dans ce fauteuil, tandis que nous démolirions le tablier. Veux-tu?... Non, cousin, ne te fatigue pas, nous te porterons volontiers jusque là. (Il n'y a que deux pas à faire, n'empêche que tous les cousins se précipitent.)

FRISON ET PRUDENT. — Oui! (Ils soulèvent Pierre-Auguste qui se laisse faire bénévolement.)

PIERRE-AUGUSTE. — Portez-moi donc volontiers. (Le voilà hissé, réjoui. A ce moment, Muscar reparait, vêtu des vêtements de chasse du vieil Hormidas, bottes, pelisse, toque de loutre. A la main, un fouet à manche court qu'il fait claquer superbement. Prudent et Frison en route vers le fauteuil s'arrêtent pour permettre à Pierre-Auguste d'entendre et de répondre.)